



## Un mois, un chemin, deux cents lignes, huit cents kilomètres.

16 juin,  
Aoste,  
16 juillet  
Rome,



Je me méfie toujours des gens qui vous disent : "Je n'irai pas par quatre chemins". Ils en prennent généralement un cinquième, plus long. Pierre Daninos

Besace, chaussures et bâton sont partis sur les chemins du bon saint Pierre. D'abord en voiture, en direction du Val Aoste, par Bourg-Saint-Maurice et le col du Petit-Saint-Bernard. Puis à pied, depuis Aoste jusqu'à Rome. Le projet est de parcourir le tronçon italien de la Via Francigena. Historiquement, ce parcours a été décrit, pour la première fois, à la fin du X<sup>e</sup> siècle par le sieur Sigeric, évêque de Canterbury.

Le Val d'Aoste est humide. Il reçoit des torrents issus de hauts massifs, tels que le Mont Blanc, le Grand Paradis et le Cervin. Le Grand Paradis, c'est un bon endroit pour démarrer un chemin de pèlerinage, non ? Dès le premier soir, vingt huit kilomètres au compteur, en marchant sur les petites routes de la rive droite du Dora Baltea.

Pas ou très peu de balises dans la vallée. À certains moments on peut trouver des routes adjacentes, à d'autres moments il faut marcher sur la route principale. Il faut trois jours pour sortir de cette vallée glacière, et déjà la nostalgie du chemin de Compostelle qui pointe le bout du bâton.

Dans la plaine du Pô, ce sentiment nostalgique atteint son paroxysme. La marche devient très dure. Pas de chemin, que de la route et même plutôt que de la grande route. Beaucoup de camions et de voitures, et le thermomètre qui pointe à trente sept degrés en après-midi. Pas vraiment d'accueil organisé. L'envie de rentrer qui se fait de plus en plus pressante. Des plaques rouges partout sur les jambes et des idées noires plein le sac à dos. Seul le téléphone maintient un peu de sérénité. Bivouacs alternent avec les petits hôtels tristounets, et puis le 22 juin le craquement envahit la besace. Les écrits du carnet de note témoignent de l'ampleur des dégâts : « La Via Francigena est une erreur. La vie est une erreur » !

Le temps de faire le point en silence, de se centrer et de laisser émerger la décision qui s'impose : prendre le train sur soixante kilomètres, et quitter la voie Francigena au plus vite. Il ne faut pas laisser l'orgueil mettre en péril le reste du chemin, il faut couper les deux prochaines journées prévues sur un parcours imbécile dans une région inhospitalière et prendre du repos à Pavie pour faire le bilan. Malgré les hydrocarbures et la pollution à l'ozone, la vieille ville permet au calme de revenir. Avec le repos, les choses s'éclaircissent. Les événements prennent du sens.

Compostelle est le symbole du chemin de Naissance. Sur ce chemin, le pèlerin vit l'Initiation. A ce titre, il est au centre de toutes les attentions : chemins herbeux, double balisage, topo guides performants, nombreux accueils et hébergements chaleureux, fontaines, ponts, petits commerces, paysages grandioses. Sur le chemin de Compostelle, la douce Providence veille sans relâche sur le berceau du pèlerin en devenir. Compostelle, c'est l'enfance pèlerine. Santiago, c'est le chemin de la tendresse et des privilèges !

Rome est le symbole du chemin de Vie. Et là, vous le savez, c'est plus pareil ! Il n'y a plus personnes pour nous guider, pour nous donner la main lors des mauvaises passes. On est tout seul à choisir ses propres destinés, tout seul à soigner les blues récalcitrants ! Il n'y a plus de bon papa gâteau, ni de mentor pour nous remettre sur le droit chemin ! Pour aller à Rome, il n'y a pas de balise.

Certes, tous les chemins y mènent. Encore faut-il les prendre dans le bon sens. Toutes les trois heures il faut prendre une décision d'itinéraire déterminante. C'est l'état de survie permanente. Rome c'est marche ou crève. Il faut avancer et faire avec. Personne pour encourager, personne pour applaudir, personne pour accueillir ! Le monde ici bas a d'autres préoccupations que de suivre les pèlerins à la trace. Certes il y a quelques exception, comme cette traversée du Pô en bateau et la rencontre avec les organisateurs de la Via Francigena. De fait, les moments d'amitié pèlerine partagée sur le chemin de Rome sont extrêmement rares.

Le bâton part donc plein sud pour quitter l'enfer des routes nationales. Il va rechercher la paix dans la montagne. La marche dans les Apennins se déroule toujours sur le goudron, mais cette fois ci sans trafic. Trois jours d'alternance soleil brouillard avec des passages de cols à mille mètres d'altitude. Il fait cinq à huit degrés le matin à cinq heures trente ! La marche est rapide. Le compteur journalier monte jusqu'à quarante cinq kilomètres, et ne descend pas en dessous de trente cinq ! Pas de problème, les chaussures sont chez elles. La besace respire harmonieusement, les escargots marchent sur la route, les lis orangers balisent le parcours. Les épilobes pointent vers le ciel. Les fontaines coulent abondamment.

De l'autre coté de la montagne, c'est la Méditerranée, les marines de Carrare et de Massa. On dirait un peu la promenade des Anglais à Nice ; c'est assez rigolo. Il pleut le matin et le soleil brille le restant de la journée. A part certains accueils dans des monastères, il n'y a pas vraiment d'enthousiasme, pas d'encouragements. « Les JMJ 2000, c'est fini. Bon, puisque vous venez de si loin, on va quand même vous garder ce soir » !

Le petit calculateur de bord commence à comprendre que physiquement chaussures et bâton iront au terme du projet. Mais là n'est pas le vrai souci. Ici, sur le chemin de Rome, il faut tenir psychologiquement, il faut être fort, affronter les monstres, ne pas craquer, accepter le moment présent avec les horreurs de notre monde moderne. Ne pas broncher. Ne rien attendre. Il y tellement de décisions d'itinéraire à prendre que la peur de se tromper de route prend beaucoup de place. C'est vraiment fatigant.

Au bout de quinze jours, la besace se libère. Le chemin commence, enfin, son enseignement. Le carnet de note témoigne : « Sur le chemin, ce n'est pas la teneur de la décision qui prime, mais la force avec laquelle elle est prise. »

En guise de cadeau, la vie offre ensuite trois cent cinquante kilomètres de volupté toscane. Jour après jour, la vie ensoleillée et le cheminement respirent la liberté. Il y a enfin des cartes au 1/50 000 et des balises GR. Sauf que pour faire vingt kilomètres en projection sur la Via Cassia qui va en ligne droite vers Rome il faut marcher trente cinq kilomètres sur les petits chemins détournés. Bon, ça fait parti du jeu ! Vous le savez, même si tous les chemins mènent à Rome, la vie prend des chemins détournés. La vie n'est pas un long fleuve tranquille.

Qu'importe ! De vignes en cyprès, de vallonnements en chemins buissonniers, de plaines en volcans, l'air de la liberté franciscaine reprend les rênes. C'est mon copain François, notre petit frère d'Assise, qui balise le chemin. On le devine à chaque virage, dans les fleurs, les oliviers, les pigeons, les chiens, les fermes et les grappes de raisins. Le cœur se fait léger pour traverser la beauté lumineuse de Lucca, de San Gimignano et de Sienna. C'est une nouvelle lune de miel entre chemin et besace. La vie est là, le plaisir coule à nouveau sans retenue. Le Chianti et le Brunello aussi.

Un peu plus loin, le sentiment d'orgueil apparaît. Il semble faire croire que la vie pèlerine sera éternellement fleurie. Mais le balisage disparaît brutalement et tout se dérègle à nouveau. Dès l'entrée dans le Latium, revoilà le trafic routier et les gros orages.

De nouveau de grosses étapes nostalgiques pour des chaussures fatiguées qui pleurent les paradis toscans. Et pour finir, la besace qui en a marre, qui craque et qui cherche la première station de RER pour entrer dans Rome. Arrêt à la station San Pedro, un coup de fil pour réserver un hôtel, et la voilà qui prend la direction des pavés de la piazza et de la basilique San Pedro. Huit cent cinquante kilomètres et un mois de marche aléatoire et mal balisée pour arriver à l'heure au grand rendez-vous. Jour pour jour, heure pour heure.

Le pèlerin contemple sans dureté cette basilique au cœur de Pierre, ce temple figé dans la certitude et la richesse de son marbre. Pèleriner vers Rome apprend à regarder au-delà de l'horizon ecclésiastique. Pèleriner apprend à regarder plus loin que notre propre ligne de vie. Plus loin que notre propre incarnation. Alléluia. Deo gratias.